

ble partition fût brodée sur le plus médiocre de tous les livrets.

En France, à côté de l'œuvre du virtuose, nous voulons quelques accessoires. Le plaisir de l'oreille seul nous paraît insuffisant, nous demandons à y joindre d'autres plaisirs, et l'on fait rarement abstraction chez nous de l'intelligence, de l'esprit et du cœur.

Voilà ce que Rossini ne semblait pas comprendre, lorsque, voyant baisser tout à coup les recettes de Guillaume Tell, il s'écria chez M. Aguado, en présence de vingt convives, Espagnols ou Italiens pour la plupart

— Oh ! stupidi Francesi ! ostriche di Francesi ! Imbeciles de Français ! huitres de Français !

Nous, voulons bien pardonner l'injure, mais nous ne pardonnons pas l'ingratitude.

Depuis longtemps on ne jouait plus les œuvres du maestro ni en Italie, ni en Allemagne, Paris seul entretenait sa renommée. Toute la société artistique, toute la classe intelligente exaltait son mérite. Si *Guillaume Tell* n'a pas eu de succès durable, la faute en est à Rossini lui-même, qui devait mieux choisir ses auteurs et ne point marier son élégante et riche partition à un libretto boiteux, estropié, mal venu.

Mais voici la vérité, puisque nous la disons toujours.

Rossini voyait poindre Meyerbeer à l'horizon. L'avènement de la musique travaillée, de la partition savante, lui faisait peur. Il était riche et paresseux, il se dit tout bas :

— Maintenant, tu ne peux plus que descendre. abstiens-toi !

Sans doute on n'appellera point ceci du courage mais on dira que c'est de la prudence.

Rarement les artistes ont assez de sagesse et de sang-froid pour s'arrêter au point juste où leur pied va glisser sur les pentes fatales de la décadence. Il est vrai que, pour avoir ce calme, cette précaution, ce flair, il faut être déshérité de ce qui constitue le sentiment artistique, c'est-à-dire de la passion, de l'enthousiasme, du délire qui entraîne, de l'amour du beau qui absorbe, de l'espérance vivace dont la tige brisée repousse quand même et fleurit encore,

Rien de tout cela n'est dans la nature de Gioacchino.

Malgré son immense génie musical, nous ne lui accordons pas le feu sacré. Jamais il n'a eu ni la dignité de son talent, ni l'orgueil de son art.

Dieu lui a donné la mélodie, comme il la donne au rossignol sous l'ombrage, et Joachim n'a tenu que fort peu de cas de ce don céleste.

Il ne songeait qu'à être millionnaire, au bout de chacune de ses doubles croches, il voyait une pièce d'or.

Rossini est à la musique ce que Rachel est à la tragédie.

Chargé de la direction des Bouffes, de 1823 à 1825, on le voit rompre avec ses meilleurs chanteurs, faute de leur donner des appointements son-

venables, en sorte qu'on ne pouvait même plus représenter ses chefs-d'œuvre.

M. de Laiochefoucauld lui retire le théâtre, et le nomme *Inspecteur général du chant en France*, magnifique sinécure à laquelle s'attachent vingt-cinq mille francs d'honoraires.

Vous croyez que cela satisfait Rossini ? détrompez-vous.

Il stipule une pension de six mille francs, au cas où des fonctions, qui n'existaient pas viciaient à avoir un terme, et fut signer d'avance le brevet de cette pension par Charles X.

1830 arrive. On supprime la sinécure.

Rossini intente un procès à la liste civile, réclame sa pension par huissier, joue à la misère pour attendre les juges, et se loge sous les combles au Théâtre-Italien, comme un machiniste aux gages de l'administration.

Fi donc !

Ainsi que noblesse, talent oblige.

La France, qui vis-à-vis de vous se montre prodigue de gloire et d'or, veut que cet or serve à faire resplendir votre gloire et retombe en pluie bienfaisante sur les artistes vos frères.

Entasser comme Harpagon, dans un coffre, écu sur écu, liarder du matin au soir, pleurnicher devant les tribunaux, obtenir un malheureux surcroît de rente, et retourner à Bologne pour y vivre en épicier retiré, c'est mal reconnaître l'hospitalité nationale accordée à votre génie.

Non, vous n'êtes pas artiste !

Il vous a manqué, la foi, la foi en vous-même, la foi dans l'art, la foi dans l'avenir, la foi en Dieu.

Matérialiste par système et ne croyant qu'aux satisfactions brutales et sensuelles, vous avez entassé, sou par sou les millions qui les donnent.

Vous avez transformé le temple de l'art en boutique.

Et, dans cette rage financière, dans cette ignoble exploitation de la renommée, savez-vous ce qu'on arrive à vendre ?

On vend sa gloire musicale ou sa gloire tragique à un spéculateur, dont on devient la chose, la propriété, le colis. Le spéculateur emporte sa marchandise au delà des mers. Vous touchez six cent mille francs d'avance, et si vous mourez dans le trajet, votre cadavre appartient à l'entreprise, qui vous embaume et vous fait voir, à tant la séance, pour rentrer dans ses déboursés.

*Proh pudor !*

Nos derniers neveux ne croiront pas que ceci est de l'histoire.

Vous pouvez, si bon vous semble, aller frapper à la porte du palais, que le grand maestro habite aujourd'hui à Florence, mais vous ne reconnaîtrez pas l'auteur du *Barbier de Séville* dans ce bourgeois ventru, qui se chauffe au soleil de l'autre côté des Alpes, hausse les épaules quand on lui parle de musique, plante ses choux et fait le commerce du turbot.

Fin.

EUGÈNE DE MIRACOURT.